

Frederick Wallace
Rapport du président
Ski Club International des Journalistes
Assemblée générale, Barruera, Espagne
71e rencontre Internationale du SCIJ
5 mars 2026

La montagne vous appartient à gravir

Chers membres, chers amis, compagnons de neige et de récit :

Bienvenue. À vous tous. Chacun et chacune d'entre vous qui avez trouvé le chemin jusqu'à ce magnifique coin des Pyrénées espagnoles. Regardez autour de vous. Prenez un instant. Car si je connais cette organisation — et c'est le cas —, la moitié d'entre vous a failli ne pas venir, l'autre moitié pense déjà à l'après-ski, et au moins trois d'entre vous ne savent pas vraiment comment ils ont atterri ici, mais sont terriblement contents de l'avoir fait.

Voilà, mes amis, la magie éternelle du SCIJ.

Le sens de l'Espagne

Être ici, en Espagne, m'affecte d'une manière particulière. Cela boucle une boucle.

C'est en Catalogne, à Baqueira Beret, que je me suis tenu pour la première fois devant vous en tant que président. Nerveux, plein d'idées, et si je suis tout à fait honnête, un peu terrifié.

Et c'est en Espagne, dans la belle enclave de Llivia, non loin de l'endroit où nous nous trouvons ce soir, que j'étais revenu pour la première fois en Europe après de longues années d'absence. Un homme plus jeune, considérablement moins grison, et tenant très probablement un verre de sangria.

Je me souviens de l'Assemblée générale de 1996 à Llivia comme si c'était hier. La salle était dans une cave remplie de fumée de cigarette d'une densité que je n'ai jamais rencontrée avant ni depuis. C'était comme si les délégués des 36 nations avaient collectivement décidé que la meilleure façon de représenter leur pays était à travers le volume de tabac qu'ils pouvaient personnellement contribuer à l'atmosphère.

La fumée ne flottait pas simplement dans l'air. Elle y habitait. Elle avait son propre passeport.

Le secrétaire général, Peter Daalder, m'a demandé, avec son calme admirable, si je pouvais aider à la traduction. J'ai dit oui. Bien sûr que j'ai dit oui. Parce que quand on est jeune, enthousiaste et qu'on a bu suffisamment de sangria, on dit oui

à tout. Ce n'est que quelques secondes plus tard, debout devant cette cave enfumée remplie de journalistes de 36 nations, que j'ai eu une conversation calme et urgente avec moi-même. Est-ce que je parle vraiment toutes ces langues ? La réponse, il s'est avéré, était une négociation entre la confiance et la réalité. Nous nous en sommes sortis. Plus ou moins.

Mais sous la fumée, sous le bruit, sous le chaos qui a toujours fait partie de la magnifique personnalité du SCIJ, il y avait autre chose. De la chaleur. Une vraie chaleur. Des conversations qui s'étirent jusqu'aux petites heures du matin. Des amitiés nouées autour du vin et de la neige catalane. Le sentiment de faire partie de quelque chose qui comptait. De quelque chose de plus grand que soi.

Ce sentiment ne m'a jamais quitté.

Cette année écoulée

Cette année écoulée a été très mouvementée. Nous avons quitté la magnifique neige de Bardonecchia — notre 70e

rencontre, rien de moins — le cœur plein et les genoux en question. Et au centre de tout cela se trouvait une personne qui l'a rendue non seulement possible, mais inoubliable.

Roberta Serdoz et l'équipe du GIS l'ont rendu possible. Cent dix-neuf personnes. Vingt-trois nations. Une semaine inoubliable. Roberta ne peut pas être avec nous aujourd'hui, mais ses collègues du GIS sont dans cette salle. Je demande à l'équipe italienne de bien vouloir se lever.

[Pause pour les applaudissements]

Et nous voici maintenant. Boí Taüll. Un joyau caché dans les Pyrénées espagnoles, la preuve que lorsque le SCIJ cherche la beauté, il ne se contente jamais du deuxième choix.

L'histoire de cette réunion ne commence pas sur une montagne, mais autour d'un déjeuner à Barcelone l'an dernier. Goyo Prados, Ramon Vilaro et moi nous sommes installés ensemble, bonne nourriture, bonne conversation, et avons commencé, presque par hasard, à parler de l'idée d'une réunion en Espagne. C'était une de ces conversations

agréables et exploratoires où rien ne se décide et où tout semble possible. Un déjeuner entre amis.

Je n'imaginai pas que quelques semaines plus tard, j'appellerais Goyo dans un tout autre esprit. Non plus pour rêver, mais pour demander une bouteille de sauvetage. Et sans une seconde d'hésitation, il a répondu. Goyo, toi et le SCIJ Espagne n'avez pas simplement organisé une réunion. **Vous en avez sauvé une.** Vous aviez toutes les raisons de dire que c'était trop compliqué, trop incertain, trop tard. Vous n'avez rien dit de tel. Vous avez retroussé vos manches et vous avez tenu vos engagements. Au nom de toute cette organisation :
grâcies, mon ami. Du fond du cœur. Goyo, veux-tu bien te lever ?

[Pause pour les applaudissements]

Mon élection

Lorsque vous m'avez élu président en 2014, je vous ai fait une promesse. Un SCIJ revitalisé. Une organisation recentrée sur ses valeurs fondamentales, modernisée et professionnalisée,

prête pour un monde qui évoluait déjà plus vite que nous n'étions à l'aise de le reconnaître. Entrer dans l'héritage de nos fondateurs, Gilles de La Rocque et Marcel Pasche, et de tous ceux qui ont porté la flamme après eux, représentait à la fois un honneur extraordinaire et quelque chose de véritablement intimidant. L'esprit du SCIJ qu'ils ont créé n'est pas une petite chose. Il est rare et réel, conquis sur des décennies. Comment le protéger ? Comment le faire avancer sans le diminuer ? Telles étaient les questions qui m'ont tenu éveillé durant ces premiers mois.

Merci. Pas seulement pour ce premier vote de confiance à Champéry, mais pour m'avoir réélu, et pour avoir continué à le faire, mandat après mandat. Vous n'étiez pas obligés. Je ne l'ai jamais considéré comme acquis. Pas une seule fois.

Douze ans. On me dit que cela fait de moi le président ayant servi le plus longtemps dans l'histoire de cette organisation. Je ne le dis pas avec fierté, mais plutôt avec étonnement. Et avec une gratitude dont je ne suis pas sûr d'avoir les mots.

Ce que nous avons bâti

Le parcours n'a pas toujours été facile. Le changement dans une organisation construite sur la tradition et la camaraderie ressemble parfois presque à une trahison de la chose même que l'on aime. Je comprends cela. Mais je croyais alors, et je crois encore aujourd'hui, que le plus grand acte d'amour envers quelque chose que l'on chérit n'est pas de le conserver dans l'ambre. C'est de lui donner ce dont il a besoin pour survivre.

Nous avons formalisé nos statuts et règlements. Nous nous sommes constitués en AISBL, donnant à cette organisation le fondement juridique qu'elle n'avait jamais eu. Nous avons numérisé nos outils et nos processus afin que la gestion du SCIJ ne repose plus sur des boîtes de réception individuelles et une mémoire institutionnelle en déclin. Nous avons bâti un cadre de gouvernance capable de survivre à n'importe quel président, y compris moi. Et nous avons grandi. Pas seulement en nombre, bien que 33 nations membres ne soient pas rien. Nous

avons grandi dans l'infrastructure qui donne un sens à ces chiffres.

Rien de tout cela n'est un travail glamour. La plupart de ce travail est invisible s'il est bien fait. Et je veux reconnaître, simplement et sincèrement, les membres du Comité international qui ont été présents année après année pour faire ce travail discret à mes côtés. Il n'est pas toujours facile de servir une organisation que l'on aime. Ils le savent. Je le sais.

C'est fait comme il se doit.

Et tout au long de ce parcours, j'ai essayé, chaque jour, de rendre à cette organisation bien plus qu'elle ne m'avait jamais donné. Non par obligation. Par amour véritable.

Pandémie

Je dois parler un instant de la pandémie.

Il y a eu un moment silencieux, véritablement effrayant, où je me suis assis et me suis demandé si nous reviendrions jamais.

Si le SCIJ, sous quelque forme significative que ce soit,

survivrait. Le Kazakhstan avait ses défis. Le Canada était prêt, jusqu'à ce que le sponsor principal disparaisse, comme les sponsors le font parfois, dans la nuit, sans même un mot d'adieu. Et puis vint Terre-Neuve. La belle, charmante, légèrement déroutante Terre-Neuve, avec sa chaleur, sa personnalité et son refus absolu d'être autre chose que ce qu'elle est.

C'était l'endroit idéal pour savoir si nous fonctionnons encore. Non pas seulement émotionnellement — si la chaleur et l'esprit avaient survécu — mais opérationnellement. Si les statuts, les cadres, l'infrastructure numérique, toute l'architecture sans éclat que nous avons passé des années à construire, pouvaient vraiment faire ce pour quoi ils avaient été conçus. Maintenir l'organisation unie sous pression et lui redonner vie. Ils le pouvaient. Ils l'ont fait. Terre-Neuve n'était pas simplement des retrouvailles. **C'était la preuve du concept.** Et cela compte plus que je ne saurais le dire.

L'alarme

Après l'annulation de la réunion en Andorre, j'ai tenu ma promesse et trouvé un autre lieu. J'ai envoyé une lettre aux membres le 5 mars. J'ai écrit sur la résilience. Sur la capacité du SCIJ à perdurer. Ce que je n'ai pas écrit, c'est ce qui s'est passé dans les heures qui ont suivi l'envoi.

Quand l'Andorre a échoué, le SCIJ s'est tourné vers WhatsApp. Et ce qui s'y est déroulé n'a pas été notre heure de gloire. La plus grande faiblesse de cette organisation et je le dis clairement car après 12 ans je l'ai bien mérité, c'est son incapacité à prendre du recul, à être patient et à laisser ceux qui travaillent en votre nom revenir avec des informations claires et réfléchies. Nous sommes une association de bénévoles. Faire pression sur les gens avant même que les faits soient établis n'est pas digne de ce que représente le SCIJ. Gardez cela à l'esprit.

Car voici ce que je sais maintenant et que je ne savais pas alors. Quand on fait pression sur les gens, on ne sait pas toujours sur quoi on appuie.

J'ai envoyé cette lettre à peu près à cette heure de la journée. Puis je me suis rendu à pied au cabinet de mon médecin pour mon bilan annuel. Une simple marche de deux kilomètres. À mi-chemin, quelque chose n'allait pas. Ma montre m'a envoyé une alerte de fibrillation auriculaire. J'ai prévenu le personnel. Mon médecin est sorti immédiatement. Et en peu de temps, j'étais conduit en fauteuil roulant dans un établissement médical, entouré d'une équipe de spécialistes.

Le cardiologue s'est assis à côté de moi, calme et précis, et m'a annoncé que j'étais en train de faire une crise cardiaque. Une opération chirurgicale le lendemain matin. Quatre à six heures sur la table.

J'ai de jeunes filles.

C'est tout ce que je dirai sur ce qui m'a traversé l'esprit à ce moment-là.

Et puis, par une grâce que je ne comprends toujours pas pleinement, et que l'équipe médicale a décrite comme véritablement remarquable, mon cœur a commencé à se

rétablir de lui-même. D'autres artères s'étaient accrochées aux artères bloquées, se redirigeant elles-mêmes, compensant, luttant. La circulation sanguine a été rétablie à cent pour cent. Pas de chirurgie. Pas de pontages. Pas de greffes. Pas de stents.

Le lendemain, je suis sorti sur mes propres jambes.

Il y a trois semaines, dans l'obscurité avant l'aube, avec l'étoile de mon père brillant au-dessus de moi, je me suis tenu au bord du Grand Canyon. Je n'y suis pas allé pour prouver quelque chose. J'y suis allé pour terminer une ascension. Pour savoir que mon corps, celui-là même qui avait failli s'arrêter, pouvait encore me porter quelque part de difficile et de beau.

J'ai descendu 1 350 mètres, jusqu'au Colorado River. J'ai mis mes pieds dans cette eau froide. Et puis j'ai remonté 1 350 mètres. Vingt-cinq kilomètres et demi. Neuf heures et demie.

Je suis toujours là.

Je vous dis cela parce que vous méritez de le savoir. Et parce que les personnes qui servent cette organisation font de leur mieux. S'il vous plaît, avant de saisir votre téléphone, pensez-y.

L'avenir du SCIJ

Pensez au monde lorsque je suis devenu président. Nous étions à Champéry centré autour de la thématique de l'innovation suisse. Nous avons l'iPhone 6. Aujourd'hui, nous en sommes au 17, et l'intelligence artificielle est tissée dans presque tout ce que nous faisons.

Mais ce n'est pas seulement l'appareil dans nos poches qui a changé. Le métier même qui définit chaque personne dans cette salle a été réinventé trois ou quatre fois au cours de ces seules 12 années. La presse écrite s'est contractée. Les salles de rédaction ont été vidées ou transformées au-delà de toute reconnaissance. Et pourtant, de cette perturbation, de nouvelles formes ont émergé avec une énergie extraordinaire. Substack. Les podcasts. Le journaliste vidéo avec un studio de diffusion dans la poche de son manteau. Le journaliste de 2026 ne ressemble en rien au journaliste de 2014. Et cette évolution

n'est pas une perte. **C'est la preuve que l'art de raconter des histoires, dans son essence, trouve toujours un chemin.**

Ce qui signifie que les journalistes-skieurs existent encore. Ils sont différents. Ils travaillent différemment. Mais l'instinct qui amène quelqu'un dans une salle de presse puis sur une montagne, cette combinaison de curiosité, d'aventure et du besoin de témoigner n'a pas changé du tout. Nous devons les trouver là où ils sont.

Peut-être qu'un jour le SCIJ aura son premier président IA. Il ne dormira jamais, répondra instantanément et négociera en 17 langues sans jamais perdre son calme. Et il n'oubliera absolument jamais, sans aucun doute, de contribuer au livre de presse.

Bien que je soupçonne qu'il aura un peu de mal avec les conversations de 2 heures du matin autour d'un verre de vin qui font de cette organisation ce qu'elle est vraiment.

Regardez autour de vous dans cette salle. Vraiment. Il y a moins de 90 personnes ici. Quand j'ai commencé, nous

rassemblions 230, 240 personnes. Je ne crois pas qu'il n'y ait pas assez de journalistes-skieurs dans le monde pour remplir cette salle. Ils existent. Ils sont là. Et nous devons les trouver.

Cette responsabilité n'appartient pas seulement au Comité international. Elle appartient à chaque nation dans cette salle.

Aucun président, même avec les meilleures intentions, ne peut porter cela seul. **C'est vous qui portez cela.**

Plus tard aujourd'hui, je vous demanderai d'adopter deux motions. Un calendrier désigné pour l'organisation des réunions et un fonds dédié à faire entrer la prochaine génération de journalistes-skieurs dans notre famille. Ce ne sont pas des formalités administratives. Ce sont les fondations de ce qui vient après.

Conclusion

En 33 ans de SCIJ, j'ai participé à 29 réunions d'hiver, 3 réunions d'été, et remporté trois médailles d'or combinées. Ma femme, que j'ai rencontrée ici il y a 21 ans, m'a dit que si en rentrant je descendais de cet avion en portant encore un

cordons de président, elle aurait déjà changé les serrures. Je l'aime pour tout, y compris pour ça.

Douze ans à diriger cette organisation m'ont appris une chose avant tout. Les choses qui méritent d'être sauvées se sauvent rarement d'elles-mêmes. Quelqu'un doit toujours décider qu'elles en valent la peine, puis faire le travail. Ce travail est souvent invisible. Il est souvent ingrat. Et il en vaut toujours, toujours la peine.

Ce que je sais maintenant, assis dans cette salle avec vous, c'est la même chose que mon propre cœur m'a montrée dans ce lit d'hôpital. Quand le chemin est bloqué, d'autres voies s'ouvrent. D'autres artères trouvent un passage. L'organisation trouve un chemin, parce que les personnes en son sein décident qu'il en sera ainsi.

Pendant douze ans, ce fut mon privilège.

Aujourd'hui, cela devient le vôtre. Protégez-le. Faites-le grandir. Transmettez-le à la prochaine génération en meilleur état que vous ne l'avez reçu.

Votez oui aux deux motions. Allez les trouver.

Gracias. Gràcies. Grazie. Dank u wel.

Danke. Köszönöm. Mulțumesc. Tashakor. Merci. Thank you.

Et vive le SCIJ.

Note aux organisateurs

Ce discours doit être distribué à tous les participants sous forme d'encart imprimé dans le bulletin ou programme quotidien de la réunion, et publié intégralement sur le site Web du SCIJ. Les membres pourraient souhaiter y revenir. D'autres, qui ont été distraits ou absents, méritent de pouvoir le lire en entier.